Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Roger Farney

LES ANEKPHANTES

1931

Table des matières

Combien y a-t-il de choses peu vraysemblables… desquelles si nous ne pouvons être persuadez, au moins les faut-il laisser en suspens : car de les condamner impossibles, c'est se faire fort, par une téméraire présumption, de sçavoir jusques où va la possibilité.

MONTAIGNE
Les Essais, Livre I, Ch. XXVI

I

OÙ L'ON SE CROIT DANS UNE RÉGION INCONNUE

Mollement suspendue entre six pôles magnétiques d'une égale puissance attractive, la doyenne des conservatrices des harmonies jouissait de son équilibre parfait et s'attardait à ressentir les vibrations qu'elle renfermait en elle.

Chaque fois que des ondes d'une cadence nouvelle étaient parvenues jusqu'à son âme, elle les avait inscrites profondément à l'intérieur de sa fine paroi de néo-cellulose, et depuis dix mille ans, d'une simple émanation de sa matière magnétique ou de celle de ses compagnes, renaissaient certaines émotions dont l'esthétique humaine ne soupçonne ni la profondeur tranquille ni la douceur silencieuse.

C'étaient de tout petits chocs à peine perceptibles, plus ou moins délicats, plus ou moins prolongés, isolés ou groupés, comme ces trous que l'on voit aux appareils mécaniques des sons que la conservatrice des harmonies ne pourrait jamais entendre, ou comme ces rayons lumineux de certains phares qu'elle ne pourrait jamais voir, puisqu'elle n'avait aucun organe auditif ou visuel.

Mais tous les fluides inapparents épars dans l'univers que les astres échangent d'espace infini en espace infini, toutes les ondes imperceptibles pour d'autres êtres pénétraient en elle, et leurs caprices répétés en ses compagnes et

en elle-même la charmaient par la nouveauté de leur frisson ou la beauté acquise en leur habitude.

Elle était en train d'influencer un des réseaux gravés en elle et qui lui renvoyait des vibrations successives et prolongées ou dont la monotonie la berçait sous le charme sévère et lent de sa régularité spondaïque, quand une petite commotion la rappela au monde extérieur : une autre anekphante la sollicitait et l'appelait à elle.

L'harmonie vivante transmit ce désir à ses aides magnétiques, se tourna de champ vers celle qui passait et se laissa porter de son côté, soutenue par trois de ses cellules-pôles qui la dirigeaient doucement. La voyageuse l'attendait, entourée de toutes ses cellules constitutives.

C'était une belle anekphante mesurant au moins trois millimètres de diamètre. Pour un organe sensible aux rayons lumineux, elle était à peine plus perceptible que les diverses poussières qui flottent dans l'atmosphère ; mais si quelque savant curieux avait pu la fixer sous le microscope telle qu'elle était à ce moment, il aurait pu distinguer treize corpuscules unis par un fluide émanant de trois d'entre eux et sensible aux dix autres, qui affectaient pourtant des formes différentes.

La cellule la plus importante occupait le centre ; elle avait l'aspect d'un coussin minuscule d'une forme à peu près circulaire et dont les bords seraient en arête comme une lentille à parois souples et creuses. Dans cette poche vivante, c'est-à-dire capable de certains mouvements contractifs et perméable aux rayons magnétiques, se malaxaient des fluides indéfinissables, puisqu'ils nous sont inconnus. Et ce mélange produisait à son tour un effluve original qui permettait à son enveloppe consciente de reproduire des sensations

éprouvées et d'en créer d'autres qui, d'épurement en épurement, devenaient de moins en moins sensibles en se rapprochant de l'idéal.

Ce composé d'idées pouvait se propager de cellule en cellule, comme par ce que les hommes appellent volonté, et devenait pour les unes un rêve, pour les autres une action.

Ces tendances et ces rêves magnétiques, en voyageant d'anekphante en anekphante, étaient finalement absorbés et enregistrés dans une cellule cérébrale qui avait la faculté, par conséquent la mission de les conserver et de se prêter ensuite aux lectures de ses semblables.

Mais retournons au microscope imaginaire. Autour de l'atome dirigeant ou plutôt cérébral, se groupaient trois autres espèces de cellules : les plus rapprochées semblaient des petits satellites étoilés avec leurs branches irrégulières, mais épaisses et divergentes qui leur donnaient la plus grande surface : puis une au chef de l'ensemble, deux en pointe, se tenaient de tout petits cônes plus obscurs ; enfin guère plus importants, sur les flancs et en arrière-garde, trois croissants aux extrémités racornies comme des organes endurcis par un pénible travail. C'était les Digestives, les Magnétiques et les Motrices.

Les points étoilés retenaient puis absorbaient par osmose les poussières utiles environnantes ; ils en tiraient une énergie qu'ils communiquaient aux autres cellules selon leurs besoins et chacune à son tour en usait d'après sa fonction particulière.

Les petits cônes opaques, étant chargés de matières aimantées, attiraient leurs voisines ou s'attiraient eux-mêmes vers un endroit choisi d'après l'ordre de la cellule directrice.

Quant aux motrices, elles étaient les ouvrières du corps social qui pouvaient brasser des matériaux, en construire au besoin des abris ou des ustensiles et ramer dans l'air par des contractions des branches de leur croissant.

Aucune ne possédait d'organe défensif ou guerrier, car elles ne connaissaient pas d'étrangers, et la lutte intestine est une forme inférieure d'évolution chez les espèces qui tendent de loin encore à leur épanouissement idéal et définitif.

La conservatrice des harmonies arriva doucement au contact du noyau cérébral de l'anekphante et se confondit presque avec lui, pendant que ses petits cônes accompagnateurs prenaient leur place à l'arrière de la colonne pour se maintenir en liaison avec ceux qui étaient demeurés à l'endroit qu'elles venaient de quitter.

L'anekphante se remit en marche lentement ; laissant leurs membres divers accomplir chacun son devoir, les deux cellules maîtresses échangeaient leurs vibrations pour charmer le voyage. L'une déchiffrait en l'autre des cadences successives et la seconde, passivement entraînée, regardait pour ainsi dire dans l'âme de sa compagne. Sensible aux fluides qui l'habitaient, frémissant sous l'influence des rêves nouveaux qu'elle y rencontrait, elle pressentait les idées en formation dans le creuset minuscule et pourtant infini du cerveau électrique.

C'est ainsi qu'elle apprit où se dirigeait le cortège ; autour de lui d'ailleurs d'autres caravanes aériennes suivaient le même chemin, et chaque centre saluait l'autre au passage d'un éclair de reconnaissance.

Plusieurs dizaines de mètres avaient été parcourus ; déjà les cônes magnétiques d'arrière-garde s'inquiétaient de leurs compagnons restés au sol, lançaient des signaux d'appel et les autres obéissants rejoignaient sagement leur société.

Quand les deux cellules cérébrales furent satisfaites l'une de l'autre, elles se séparèrent naturellement. La porteuse de secousses mélodiques se détacha, bientôt recherchée par d'autres sœurs. Elle voyagea de centre en centre, entraînant son petit cortège personnel, emportant même çà et là une cellule alimentaire en supplément pour se réconforter.

D'autres accouplements se produisaient encore : des cérébrales simples ou créatrices appelaient vers elles d'autres conservatrices d'après leur penchant naturel, car elles trouvaient autour d'elles dans une bibliothèque vivante toute la science et tous les arts inscrits dans le corps de leurs semblables. Chacune des conservatrices avait sa spécialité : harmonies douces ou vibrantes, terribles ou rêveuses, poésie mélangée au goût plus neuf, pensées métaphysiques ou calculs précis, souvenirs géographiques des chemins parcourus, où chaque direction successive avait été notée. Au demeurant, il y avait des vibrations à la mode que toutes en même temps aspiraient à ressentir au grand dam de la spécialiste ; mais c'étaient là des caprices de courte durée ; chacune avait son tour.

Maintenant les groupes étaient nombreux : tout ce monde voguait vers une destination déterminée sans doute par les fonctionnaires de l'orientation et poursuivie servilement par les pôles attractifs braqués sur l'objectif choisi. Les sachets minuscules contenant le fluide subtil se reposaient

de leurs premières conceptions en suivant l'instinct directeur déclenché dès l'impulsion initiale.

Chaque partie de ces êtres minimes baignait comme dans une vapeur électrique qui se dégageait de toutes parts ; des impressions silencieuses s'échangeaient, des ondes traversaient rapidement les interstices, atteignaient l'une ou l'autre des molécules, ou bien rebondissaient transformées.

L'activité croissait ; quelques-unes étaient tendues vers leur but, d'autres les aidaient de leurs efforts musculaires ; les alimentaires absorbaient, transformaient et nourrissaient, les cérébrales pensaient ou simplement se communiquaient leurs idées écloses.

Elles aussi sans doute, il y a très longtemps, avaient eu leur utilité pratique ; mais par une évolution séculaire, chez elles un instinct dévoyé s'était anormalement hypertrophié, avait grandi sous l'effort imprévu par la nature aveugle qui lui avait permis de vivre, avait formé quelque chose d'inexplicable que les hommes pensent être seuls à posséder : l'intelligence.

II

« LA MATIÈRE DEMEURE ET LA FORME SE PERD »

Tout un peuple à peu près invisible se pressait sur les routes aériennes. Les cellules glissaient dans l'atmosphère, les unes toutes proches du sol, les autres un peu plus élevées ; et l'oreille la plus attentive n'aurait pas entendu le moindre frôlement, l'homme le plus sensible n'aurait pas perçu la plus forte des vibrations innombrables que ces êtres inconnus échangeaient de l'un à l'autre. Il aurait écouté les crissements des insectes, le faible mouvement des feuilles sous la brise, il aurait imaginé des esprits impalpables ; mais un monde conscient passerait tout près du sien sans se révéler.

Dans l'ombre opaque et reposante où nulle émanation étrangère ne venait les troubler, les anekphantes allaient se donner à elles-mêmes. Elles étaient arrêtées en un endroit de la Terre où l'air est calme, où des anfractuosités permettent de se dérober aux rayons insolites, où l'obscurité bienfaisante reste vierge et pure et douce.

Le Soleil avait emporté avec lui ses rayons magnétiques, et d'autres encore qui auraient frappé de leur poids le corps délicat des cellules.

Quelques-unes avaient dépassé sans le vouloir le lieu choisi, poussées par une brise entraînante, et revenaient doucement vers les autres, ou bien cherchaient encore leurs

sœurs par des appels qu'un groupe de pôles était chargé de recueillir et de guider.

Cependant les groupements hétérogènes commençaient à se dissocier : leurs membres composants s'égaillaient pour se rassembler à nouveau d'après leur forme.

Les cellules-pôles allèrent au sol par petits paquets se poster en sentinelles, et formèrent une vaste ceinture au-dessous du champ que les autres peuplaient. Quelques travailleuses les suivirent ; et tandis qu'elles dessinaient la tête d'une colonne, les digestives se déplacèrent elles aussi, assimilant au hasard de leur promenade les poussières nourricières qu'elles allaient rencontrer.

Seules les cérébrales s'élevèrent et pour elles commença la grande mêlée spirituelle. Étroitement accolées les unes aux autres, elles se plurent à ressentir d'abord les vibrations anciennes ; une seule, sortie de l'une d'entre elles, les impressionnait toutes au même instant, et toutes les parcelles du corps nouveau construit de leur rassemblement goûtaient les mêmes émotions avec une nuance délicate d'individualisme qui à son tour se répercutait sur l'ensemble.

Les conservatrices lancèrent les harmonies de leur répertoire ou les pensées gravées sur leur vivant registre. Puis après ce concert social, des vibrations plus profondes agitèrent l'aréopage : c'étaient les idées nouvelles.

Chacune avait sa forme ; c'était mieux que des cris, mieux que des mots : un alphabet Morse dont chaque signe était intelligible en soi, éveillant en chacune la seule pensée qu'il pouvait représenter. Des suggestions différentes émanaient des divers centres : la vibration profonde et non interrompue de l'idée du Néant, les mélodies à forme sinueuse

des poèmes supérieurs, la longue secousse majestueuse de l'Immensité qui par des modulations imperceptibles exprimait le monde et l'infini.

« Dieu ! Dieu ! » disaient les molécules d'une légère décharge uniforme.

Les opinions s'entrecroisèrent d'un bout à l'autre de la masse atomique et revinrent reflétées ou modifiées par des corollaires imprévus. Chaque cellule, en réponse à l'ondulation initiale, en rejetait une autre qui venait la compléter.

Les conservatrices répétaient inlassablement les anciennes conceptions : l'idée d'un Dieu molécule comme elles-mêmes, mais infinie et parfaite, ou celle d'un étranger tout-puissant. Puis naissaient les idées plus jeunes : l'idée vibration pure, l'hypothèse de l'univers extra-sensible, celle plus répandue de l'éther sans forme et de l'inconcevable.

Enfin ce fut pour quelques instants le repos complet pendant lequel chacune put digérer les secousses reçues et préparer pour la communauté des émissions nouvelles. Chaque cellule, perméable aux rayons de ses compagnes, essaya ensuite de manier sa pensée ; les vibrations timides d'abord recommencèrent, puis traversèrent l'ensemble avec plus de vigueur en suggérant de nouveaux problèmes.

« Créer ! » pensa l'une d'elles. « Oui, créer ! » répéta la seconde. « Qu'est-ce ? » demandèrent les autres ; et la discussion recommença. De nouveau les propositions s'échangèrent d'âme en âme. Créer ? Non. Transformer. Dieu lui-même, quel qu'il soit, ne peut créer. – Mais une combinaison neuve est une création. – « La vibration que je

lance est nouvelle de forme et de sens, et son effet n’étant pas encore connu, c’est une création. »

Comme dans tous les échanges de pensées, chaque émettrice restait imprégnée surtout de ses vibrations propres, et le passage des autres ne laissait subsister en elles qu’une trace légère.

Les cellules se reposèrent dans les ondes de leurs idées originales, et de nouveau régna le silence magnétique bientôt rompu légèrement par les harmonies pures de quelques poètes conservateurs, qui au sein des discussions n’avaient cessé de chanter à petites secousses. Les mélodies et les poèmes continuaient leur rythme pendant que certaines molécules se lançaient, par entraînement et par espièglerie, des questions ambiguës et des devinettes.

C’est à ce moment que l’ensemble coagulé de tous ces petits êtres fut secoué par une décharge inconnue et troublante.

Tous les corpuscules furent précipités les uns contre les autres avec une violence douloureuse. C’était comme si une anekphante gigantesque avait lancé sur eux un rayon formidable, et leur vie s’arrêtait sous l’emprise monstrueuse.

Cela dura bien dix secondes ; puis ce fut un calme surprenant où chacune hésitait à reprendre ses esprits. Enfin toutes les cellules se ramassèrent brusquement dans un entremêlement de toutes les espèces : travailleuses, digestives alimentaires et cérébrales se côtoyaient sans ordre et fuyaient elles ne savaient où.

Alors d'une émettrice plus sage partit la vibration du repos ; un centre cérébral, puis un second la firent entendre aux autres. Toutes les intellectuelles se réunirent aussitôt dans un empressement centripète et, se collant les unes aux autres, ouvrirent leur âme et attendirent.

III

OÙ LE DANGER INQUIÈTE L'INTELLIGENCE

La question se précisa dans le silence. Chaque élément commença de penser pour soi, c'est-à-dire pour tous les autres, puisque leurs centres communiquaient naturellement entre eux. Pendant quelques instants un grand nombre fut encore en proie au scintillement de la peur, puis pour se rassurer, ils essayèrent d'imiter de toutes leurs forces l'énorme vibration qu'ils venaient de subir ; mais tous ensemble ne parvenaient pas à provoquer l'ébranlement récent. Alors ? Alors c'est qu'il provenait de quelque chose en dehors d'eux.

Après un nouveau repos de concentration, les opinions ondulèrent, bientôt si nombreuses qu'elles se chevauchaient et s'entremêlaient d'une manière incompréhensible. C'est alors qu'automatiquement une conservatrice, vierge encore, se poussa vers le centre du groupe et recueillit consciencieusement toutes les vibrations pour les classer en ordre ; et quand le silence se fut encore rétabli, elle les débita lentement et méthodiquement afin que chaque cellule put les mesurer et les comprendre.

L'idée de la fin du monde un moment considérée fut rapidement oubliée, parce qu'elle ne semblait pas naturelle ; celle de l'hallucination collective ne parut pas raisonnable. Enfin l'on examina l'opinion diversement interprétée de l'événement extérieur.

C'était la première fois que les anekphantes rencontraient quelque chose qui n'était pas elles-mêmes ou qui ne leur semblât pas directement et favorablement destiné. L'étranger venait de leur apparaître ; ce n'était pas encore l'ennemi, mais il constituait un élément nouveau qui, s'il n'était pas hostile peut-être, paraissait en tout cas les ignorer et vivre comme si, lui aussi, était seul. Qui était-ce ?

« Un être vaguement semblable à nous, pensaient-elles, mais plus grand, beaucoup plus fort et par conséquent dangereux ; un être nouvellement créé pour une destinée inconnue, ou bien une espèce déjà vieillie qui venait seulement de découvrir le sens supérieur, le magnétique, et qui se dévoilait par maladresse ou par indifférence. »

Les hypothèses abondaient ; il n'y avait qu'un parti à prendre : croire au hasard en l'une d'elles, mais surtout juger et décider.

Les cellules se serraient les unes contre les autres pour communiquer plus intimement entre elles et pour s'imprégner mutuellement de leurs vibrations les plus délicates et les plus minutieuses. Leurs mouvements magnétiques intérieurs se mêlaient, se pénétraient, s'équilibraient au sein de l'esprit général qui laissait filtrer les moins intéressants et ne conservait que ceux qui méritaient d'être gardés. Cela dura longtemps ainsi ; c'était comme la méditation profonde et muette en apparence d'un cerveau collectif où le moindre déplacement ondulatoire déclenchait automatiquement une issue à la vérité idéale. Enfin la vibration suprême, résultante de tous les mouvements imperceptibles pour les créatrices elles-mêmes, se dégagea, grandit, s'amplifia et résonna victorieuse dans toutes les parties du corps mental. Ce n'était plus la crainte ni le rêve, c'était le désir et le besoin de

savoir et d'agir ; la sentence se répercuta de cellule en cellule et remplit en un moment la machine collective à penser :

« Le monde qui nous a créées nous est encore inconnu. Depuis le temps que nous y sommes, nous ne remarquons que nous-mêmes, et pourtant si nous pouvons croire notre sensibilité aux émanations extérieures, il y a en dehors de nous quelque chose qui nous est comparable par certaine propriété. Cette chose est-elle consciente ? Est-elle dominante ou facile à subjuguer ? Nous l'ignorons encore. Peut-être notre disparition est-elle possible et par conséquent prochaine ; peut-être sommes-nous destinées à nous confondre avec d'autres êtres ou sommes-nous appelées vers une vie supérieure et sans forme. Quoi qu'il en soit, nos qualités actuelles nous ordonnent et nous dictent le devoir de savoir tout le Connaissable. Voilà la conclusion. »

« Savoir. » La grande vibration avait frémi. Savoir quoi ? Une anekphante ne connaissait-elle pas déjà tout ce qu'il y avait de beau, donc tout ce qui était utile ? Des résistances s'interposèrent : « il était préférable de partir, de fuir l'étranger inconnu, de ne jamais le connaître et de le laisser mourir ; car certainement il devait disparaître puisque le monde, elles le sentaient bien, était fait pour les anekphantes et qu'il existait en elles tout entier. »

Mais le désir de la connaissance vibra plus fort jusque chez les cellules dissidentes qui se confondirent dans la majorité.

Il ne restait plus qu'à fixer la méthode d'investigation ; ce fut très simple. Les cellules digestives furent aussitôt chargées d'assimiler intensivement les richesses nutritives de l'air, de s'en saturer et de suralimenter toutes les autres.

L'exécution commença au même instant : tous les corpuscules étoilés envoyaient aux autres des décharges magnétiquement alimentaires, et ceux-ci à leur tour les transformaient à nouveau en matière.

Bientôt, par une scissiparité naturelle, presque toutes les cellules se trouvèrent dédoublées : tout un nouveau peuple d'anekphantes venait de naître, vierge encore d'impressions, mais dont chaque élément était capable, comme celui qui l'avait engendré, de recevoir et d'émettre les vibrations ancestrales et d'autres frissons qu'aucun ne connaissait encore.

De nouvelles combinaisons s'opérèrent : deux groupes se formèrent, où les nouveau-nés furent inégalement distribués. Le premier en était presque entièrement composé, l'autre n'en reçut que quelques-uns.

Assurant sa cohésion, l'un garda des anciennes cellules de chaque espèce pour l'éclairer et le guider, le second emportait avec soi quelques jeunes pour enregistrer à l'avenir les ondes nouvelles quelles auraient peut-être à recevoir. Un poste de liaison fut établi à l'endroit marqué, et tandis que les cellules nouvelles attendaient héroïquement la répétition des ondulations terribles, la troupe libérée s'en alla doucement voguer vers sa destinée.

IV

LA VIE INCONNUE POURSUIT SON COURS

Abandonnant derrière elles toute une vie sortie de leur substance, les anekphantes s'avançaient majestueusement dans la nuit vers un but incertain, emportant avec elles quelques cellules enregistreuses qui se souviendraient du chemin parcouru ; elles lançaient de-çi de-là des appels magnétiques, détachant au besoin des courriers pour permettre à celles qui étaient restées d'enregistrer à leur tour et de pouvoir, une autre nuit, les retrouver.

Des petits groupements de cellules disparates s'étaient reformés au hasard des individus, mais avec un équilibre à peu près identique. Un souffle d'air pouvait les dissocier un instant, mais l'attraction naturelle les ramenait toujours dans une apparence semblable.

Où allait-elle, cette troupe consciente et invisible ? Vers quels séjours délicieux se dirigeait-elle, contournant savamment et de loin l'approche du moindre trouble orageux ou de la plus faible menace qu'elle devinait avec un sens qui ressemblait à l'instinct ? Vers quels semblables s'acheminait-elle si sûrement ou vers quelle aventure ? Les cellules coniques s'accrochaient à la plus petite radiation attractive, les croissants laborieux se contractaient avec énergie, emprisonnant et chassant l'air pour mieux avancer, les cerveaux minuscules suivaient en méditant, et pourtant tout ce monde

n'allait nulle part ; il vivait simplement, profitant du calme et de la douceur de l'obscurité, ayant compris depuis longtemps qu'il n'y a pas de but et que la vie n'est qu'un mouvement d'écoulement qu'il faut suivre et favoriser dans la direction la plus agréable.

Il ne recherchait pas même le bonheur, puisqu'il ne le soupçonnait pas et que ce sentiment n'avait pour lui aucune traduction vibrante. Pour les sages anekphantes une chose, une idée était sensible ou indifférente et ne revêtait jamais aucun caractère affectif.

Si un obstacle encombrait leur chemin, elles le contournaient, mais sans en subir de dépression dans leur esprit ; et quand une cellule se perdait ou disparaissait, on la remplaçait rapidement par une autre aussi semblable à la première que possible : le souvenir avait assez de force pour se recréer lui-même et revivre réellement auprès de celles qui l'avaient su conserver.

D'ailleurs dès qu'une cellule ne fournissait plus l'énergie qu'on attendait d'elle, les autres se l'assimilaient aussitôt pour en fabriquer une neuve.

L'idée de l'écoulement du temps passait presque tangentiellement à son ombre même ; car il n'avait de mesure que la profondeur de plus en plus opaque des sinuosités empreintes sur les cerveaux translucides. Avant qu'une cellule eût cessé de vibrer, ses semblables en avaient absorbé la matière précieuse et le concept de la Mort n'avait pas le temps d'apparaître qu'il était déjà redevenu la Vie. Le contenu sensible de chacune des composantes provisoires se transfusait dans l'immortel composé.

Aussi la société restait-elle immuable autant qu'impassible ; les cellules qui la formaient ne s'enrichissaient, ne grandissaient et ne vibraient que pour la seule collectivité, d'une façon volontaire et consciente, et toujours elles tendaient toutes à communiquer l'une avec l'autre, ignorant cette rivalité coutumière aux groupements inférieurs et le souci de l'individualisme exagéré qui aurait affaibli l'ensemble sans profit pour aucune. Au reste, les individus ne se distinguaient que par leur forme et parmi eux aucun n'y pouvait être sensible.

Lorsqu'une opinion nouvelle frémissait quelque part, toutes les cérébrales la recevaient aussitôt et la digéraient pour ainsi dire ensemble, l'assimilant ou la transformant solidairement avec une réciprocité si parfaite qu'elle confondait la partie dans l'ensemble et le tout en une seule.

Une fois seulement une cellule puis un groupe dissident avait tenté de détourner les anekphantes de leur chemin traditionnel. Cette faction désirait de voyager au loin, de connaître les régions inexplorées et de s'écarter enfin de la Terre que ses membres pensaient côtoyer avec monotonie. Ils auraient voulu entraîner en plein midi tout le corps social vers les rayons du Soleil et se laisser attirer avec lui vers la nouveauté lumineuse.

Mais les autres cellules avaient repoussé ces novatrices, les avaient isolées de toute alimentaire et de toute motrice, puis les avaient simplement abandonnées à l'épuisement et à l'oubli.

La majorité conservatrice avait jugé que sans doute se répandaient quelque part d'autres vibrations qu'elles ne connaissaient pas, qu'il en existait d'innombrables peut-être ; mais que jamais elles ne pourraient en goûter de compa-

rables aux ondulations intérieures qu'elles se plaisaient à créer.

Aujourd'hui que la nouveauté venait à leur encontre, elles sacrifiaient une partie d'elles-mêmes à sa connaissance ; mais en l'attendant la vie continuait semblable toujours et toujours délicieusement monotone.

V

CHEZ L'ENNEMI

Depuis un temps très long qu'elles vivaient sans compter blotties dans le coin où elles étaient nées, les nouvelles cellules créées pour la recherche et la connaissance attendaient la vibration promise.

Elles savaient dès leur naissance qu'ici avait frémi quelque chose d'inconnu, et naturellement elles pensaient qu'ici encore cet éclair devait revivre et pénétrer en elles comme dans une prison consciente et clairvoyante. Mais sans doute était-il prévenu ou timoré, car leur repos se prolongeait indéfiniment, le temps s'allongeait comme une ondulation incommensurable ou comme une succession innombrable de décharges confondues ; et puisque aucune d'elles ne s'impressionnait au hasard afin de garder une virginité minutieuse au grand mouvement qui devait arriver, la mémoire s'envolait avec la durée.

De loin en loin une interrogation leur parvenait de leurs semblables et toujours la réponse était la même : « Rien encore. Attente. »

Quelques cellules cérébrales s'amusaient parfois à entretenir leur capacité émettrice ou enregistreuse par des exercices de discussion badine qui ne laissait aucune trace, cependant que d'autres réunies en comités d'études pensaient plus sérieusement et tâchaient à communiquer avec l'extérieur indéterminé.

Si une grande secousse étrangère avait pu les émouvoir, il y avait peut-être encore d'autres ondulations qui couraient autour d'elles, mais trop faibles celles-ci pour leur parvenir. Parfois en tétanisant leur attention magnétique, elles avaient déjà vaguement ressenti l'effleurement de quelque chose indéfinissable. Alors elles se mettaient à l'ouvrage.

Quelques cellules furent disposées çà et là, transformées en machines nouvelles : un brin de cellulose agglutiné à leur surface par ses deux extrémités devait leur transmettre toutes ses oscillations. Celles-ci furent scrupuleusement enregistrées et répétées, confrontées, expérimentées à nouveau ; mais aucune similitude, aucune parenté ne purent permettre d'en établir un alphabet, ni même d'y remarquer une continuité quelconque.

Les recherches se continuèrent pourtant dans ce sens ; il fallait construire des machines plus délicates. Un groupe de cellules pensantes y réfléchit longtemps ; sur leurs indications des matériaux furent assemblés par les motrices, poussières de toute sorte et plus ou moins perméables : un mortier fut composé des matières friables et de la gélatine extraite de certaines plantes rencontrées.

Enfin le premier ouvrage fut achevé : un petit tube de composition dure et résonnante dans lequel une cellule-pôle fut enfermée. Après qu'on eut bouché les deux extrémités avec une membrane plus souple, quelques cellules enregistreuses placées auprès de la nouvelle machine perçurent des rayons inconnus.

Alors le mécanisme se développa, d'autres tubes furent construits plus spacieux : ils possédaient des tubulures de plus en plus nombreuses, orientées dans toutes les directions : à l'intérieur, plusieurs cellules-pôles placées dans le

sens du repos magnétique alternaient avec des enregistreuses. Ce petit monde resta longtemps emboîté, puis on examina le résultat à la lecture des inscriptions vivantes.

C’est ainsi que les anekphantes prirent connaissance des ondes sonores.

Les cérébrales, avec une minutie exquise, avaient su transformer au fur et à mesure de leur réception tactile tous les coups légers que les ondes frappaient sur leur enveloppe en une vibration écrite qu’elles restituaient d’une manière compréhensible à leurs semblables.

À vrai dire, la traduction en était encore confuse ; les spécialistes de l’alphabet et des vibrations acquises cherchaient encore vainement une syntaxe et même un enchaînement quelconque entre ces nouveaux venus, mais un peu de patience les y amènerait.

Déjà la possibilité devenait concevable de la forme multiple de l’univers que le mouvement pouvait habiter : le son, la lumière, le frisson magnétique opéraient leur transmutation idéale dans l’esprit des cellules comme dans la cornue d’un alchimiste, et sans nul doute quelques siècles à peine auraient permis aux unes de découvrir dans leur essence tous les sursauts de la vie, aux autres de les classer en bon ordre pour l’instruction de la communauté et de dévoiler méthodiquement devant elle l’armée confuse encore des ondulations étrangères.

Mais aussi déjà le nombre des cellules ne suffisait plus, la plupart des enregistreuses étaient saturées ; il fallut en créer d’autres par une gemmiparité qui les épuisa quelque temps et les força de suspendre leurs travaux.

D'ailleurs, comme souvent au cours des recherches savantes, tous ces efforts furent bientôt reconnus inutiles : un signal victorieux parvint du groupe des ancêtres qui venait de trouver la trace du grand secret.

Les anekphantes, même adolescentes, n'étaient pas sujettes à l'émotion ; ce fut donc naturellement et raisonnablement que le groupement destiné aux recherches se mit en marche dans l'ordre traditionnel vers celles qui venaient de l'appeler. Quelques cellules dernièrement créées demeurèrent seules à l'emplacement repéré ; puis comme autrefois, disposant des relais de transmission, les anekphantes s'en furent tranquillement par troupes hétérogènes et d'étape en étape rejoindre le gros de leurs semblables.

Là, les cérébrales furent aussitôt admises à se confondre parmi le cénacle général où, de même que des mots qui font revivre l'histoire, les découvertes enregistrées vibrèrent pour la communauté.

Au cours d'une promenade nocturne, quelques cérébrales étaient parvenues dans un endroit qui n'était plus à l'air libre et dont les parois semblaient trop régulières pour être naturelles. Les émissions magnétiques des cellules s'y reflétaient partiellement mais uniformément. Un détachement de motrices alla se rendre compte aussitôt de la configuration physique des lieux, et corrobora la première opinion.

Cet enclos devint alors le but de pèlerinages fréquents. Les anekphantes allaient y faire des stations et, variant leur orientation propre, elles restaient les unes au milieu de la

pièce près du sol, les autres contre un mur à des altitudes différentes.

Des chocs très légers leur parvinrent d'abord, puis des émanations magnétiques pures et constituées.

Les cellules qui possédaient la capacité la plus vaste et la plus précieuse de l'intelligence collective s'approchèrent autant que possible de la nouvelle source magnétique. Elle leur sembla se déplacer, et même une fois qu'elle n'était pas à l'endroit accoutumé, elles la sentirent arriver pour s'éloigner encore et se fixer enfin plus pure, sans doute dans une attitude de repos.

Les anekphantes se retirèrent d'abord pour en deviser entre elles : ce n'était certes pas là une puissance comparable à celle qu'elles avaient autrefois rencontrée ; mais il fallait la connaître et peut-être amènerait-elle vers l'autre par une mystérieuse parenté. En tout cas, c'était une inconnue nouvelle aussi troublante que la première.

Les moindres vibrations qui en sortaient furent enregistrées, cataloguées, et bientôt un alphabet presque compréhensible put en être dressé puis communiqué à des spécialistes qui les répétèrent et leur confrontèrent les émanations suivantes.

C'est à ce moment que furent rappelées celles qui avaient autrefois été créées et qui végétaient inutilement en un lieu déserté maintenant, semblait-il.

Alors libérées de nouveau, les anciennes repartirent, laissant aux dernières venues le soin de dégager le mot final de l'énigme.

VI

LA LIAISON EST ÉTABLIE

Les jeunes anekphantes se remirent au travail ; des cellules vierges furent placées en observation.

Elles revinrent pleines d'impressions nouvelles, car précisément la première fois quelles abordèrent dans la chambre mystérieuse, au lieu d'y rencontrer une seule source, elles en trouvèrent deux qui élaboraient ensemble quelque chose de vaguement comparable aux idées des cellules spirituelles.

Enrichies de connaissances neuves, les anekphantes se retirèrent dans la solitude. Cent fois les vibrations inexpliquées furent répétées, déformées et reformées. D'après leur amplitude ou leur intensité, ces ondulations magnétiques parurent à leur sens se correspondre et se compléter.

Il fallait maintenant recommencer l'expérience, se gorger d'émanations extérieures et les comparer aux autres : un détachement de cellules revint à l'endroit singulier ; mais il était vide.

Après une longue attente étonnée, les anekphantes conclurent économiquement que leurs nouveaux voisins étaient disparus ; un rapport copieux fut enregistré dans l'une d'elles, prouvant que l'étranger, comme elles le nommaient d'une vibration hétéroclite, naissait subitement pour cesser brusquement. Un autre paragraphe encore fut entamé le jour

où l'enclos fut habité de nouveau ; décidément l'être inconnu renaissait presque aussi vite qu'il disparaissait, ce qui n'était pas loin de ressembler à la continuité.

Ces commencements et ces fins successives troublèrent beaucoup les observatrices ; elles imaginèrent des décompositions et des recompositions alternées, car il leur paraissait inconcevable qu'une chose quelconque pût réellement finir.

D'ailleurs les émanations des êtres recréés ressemblaient fort aux précédentes, et l'assemblée des penseuses ne se prononça pas encore sur ce nouveau problème.

Une autre question devait les attacher : c'est que les manifestations magnétiques des deux êtres en présence répondaient chacune à sa propre source. Ils devaient donc communiquer entre eux d'une façon, pour ainsi dire, artificielle.

L'invention des machines à enregistrer les ondulations sonores fut mise à profit, et prouva finalement que c'était par un insaisissable moyen que les étrangers se connaissaient entre eux. Mais comme l'interception en était trop difficile, les anekphantes se contentèrent d'étudier ce qu'elles pouvaient comprendre.

Car elles comprenaient ; par une divination presque naturelle elles étaient parvenues à l'interprétation des ondes étrangères qui atteignaient chez elles le centre général de l'expression de la vie.

Elles tentèrent même d'entrer en relations directes avec ce nouveau monde ; mais leurs émanations interrogatives restèrent sans réponse : « les autres » étaient donc opaques ou inconscientes. Les vibrations sœurs n'étaient qu'un accident involontaire.

Les anekphantes se trouvaient bien en face d'éléments complexes, mais inférieurs qui ne connaissaient pas toutes leurs qualités propres et ne pouvaient échanger leurs pensées que par une reproduction extra-naturelle et par conséquent imparfaite : le toucher qu'elles-mêmes ressentaient légèrement, le bruit qu'elles soupçonnaient aujourd'hui, la lumière quelles pouvaient imaginer, autant de modes d'expression qu'elles considéraient comme secondaires et presque sans intérêt.

Mais les radiations magnétiques, si rares et si courtes fussent-elles, leur permirent de pénétrer plus profondément dans la vie de leurs voisines inférieures.

Le cerveau humain qui était à leur portée ne pouvait penser sans provoquer, par ses déplacements de matière, une émanation qui leur parvenait presque pure et qui le trahissait.

VII

OÙ L'HOMME APPARAÎT

De leur poste qui ne devenait une cachette que par la petitesse de ses occupants translucides, les anekphantes subissaient les surprenantes vibrations éparses : chacune éveillait dans leur âme un sentiment déjà connu, comme si les molécules composantes de l'homme qui pensait là étaient semblables à ces poussières microscopiques.

Seules quelques phrases ondulatoires ne répondirent pas dès l'abord à leur compréhension ; mais de proche en proche, elles y reconnurent non des créations, mais les déformations d'airs magnétiques déjà catalogués qui se décomposaient nouvellement pour elles.

Les cellules cérébrales purent ainsi, en captant toutes les formules de la pensée humaine, approcher d'autres individus qu'elles se représentaient maintenant comme des groupes compacts de cellules moins étrangères à leur nature propre, mais plus grossières et dont l'assemblage leur paraissait dénoter un état inférieur, placé encore dans le chaos initial de la Création universelle.

Cependant la nouveauté commençait à perdre de sa splendeur ; de nombreuses vibrations n'étaient plus retenues, par crainte de leur monotonie, et beaucoup de cellules, établies au milieu du réseau magnétique de moins en moins inconnu, s'oubliaient à chanter leurs harmonies particulières dont elles ne se lassaient point. Et bientôt le jeune peuple

des anekphantes pareil à ses ancêtres recommença de voguer, laissant de place en place quelques pôles de liaison avec celles qui demeuraient.

Seules quelques spécialistes s'enrichissaient encore ; bourrées déjà de toutes les vibrations anciennes qu'elles avaient recueillies au cours de leur existence plusieurs fois séculaire, elles se grisaient encore des connaissances nouvelles et se refusaient d'abandonner la mine qu'elles venaient de rencontrer. En se dédoublant plusieurs fois, elles firent d'elles-mêmes de nouveaux réceptacles où s'inscrivaient toujours les ondulations extérieures qu'elles répétaient parmi le cercle élargi des semblables qu'elles avaient fait naître.

Bientôt pour elles les émanations où elles baignaient s'épousèrent raisonnablement, et suivant la chaîne qui se déroulait alentour, elles purent se diriger d'un esprit vers un second, d'un corps vers un autre. Quand le cerveau voisin pensait une image, le déplacement atomique de matière grise éveillait une résonance magnétique qu'elles interprétaient naturellement.

C'est ainsi qu'elles furent admises auprès des couples, au milieu des réunions et des assemblées où, sans le savoir, les hommes laissaient échapper leurs pensées les plus intimes qui ne se perdaient plus tout à fait.

À subir tous ces influx magnétiques qui jaillissaient de sources multiples et rapprochées, les anekphantes remarquaient leur inégalité d'intensité. Ainsi donc elles n'étaient pas semblables toutes, et ce fut la première fois que se présenta dans les cerveaux minuscules la notion de l'individualité. Peut-être même en existait-il qui ne pourraient jamais se manifester sensiblement en eux et que la pâ-

leur confondrait dans l'amas incolore d'une collectivité illusoire ou mystérieuse.

Les groupes de cellules qui composaient un homme étaient disposés de manière à former un tout organisé, hétérogène et conscient, mais conscient seulement de la pensée totale qu'il jugeait à son tour d'une façon particulière.

Les observatrices s'attardaient naturellement aux sujets les plus rayonnants et les plus riches, et le hasard les conduisit auprès d'un spécimen superbement normal de l'homme, dont les réflexes puissants permirent d'élargir leur connaissance et d'approfondir leurs recherches. Elles s'exposèrent même aux rayons pesants du Soleil pour le retrouver au sein de la vie lumineuse quelles ne saisissaient pas.

Elles le suivirent depuis les premiers balbutiements cérébraux, à travers sa rapide existence et connurent toutes les finesses de ses sentiments, tous les conflits de son âme et les appétits de sa chair.

Pour le nommer, elles le désignaient entre elles d'une cascade vivante et continue de frissons magnétiques harmonieux et ténus qui pourrait se traduire en langage humain par ces deux mots : Source Claire.

Il était né, comme naissent les hommes, d'une chair épaisse et douloureuse. Tout d'abord il ne sembla que le prolongement plus vivant d'un autre être, mais vieux déjà de toutes les conceptions de l'espèce, et prêt à recevoir des choses la même expérience que ses ancêtres avaient subie, puis transmise comme une nécessité.

Le nouveau venu ne fut, dans ses premières manifestations, qu'un réceptacle de vibrations connues. Toutes les connaissances primordiales de l'homme y pénétrèrent, emmagasinées ou rejetées, digérées ou répercutées selon les formes particulières de son individu.

Tout ce qui l'entourait venait lui suggérer, lui proposer ou lui imposer des conceptions ordinaires. Ceux dont il tenait l'existence lui transmettaient après elle leurs opinions pratiques et leurs croyances, et les autres individus, qui avaient goûté la vie avant lui, envoyaient de leur esprit au sien les formes qu'ils en avaient reçues.

Puis les jeunes cerveaux contemporains apportèrent à leur tour l'expression d'autres influx qu'ils avaient acquis de leur part.

Chacun des échos extérieurs se détachait pour s'inscrire fidèlement dans l'enfant qui se développait et grossissait de tout ce fatras de vibrations entrecroisées, jusqu'au jour où il commença de les répéter consciemment.

C'est alors qu'il fut livré avec les compagnons de son âge aux spécialistes humains de la conservation de la connaissance, qui lui infusèrent à petits coups la somme du patrimoine de l'espèce.

Mais à peine reproduite, chaque vibration se déformait par la résonance particulière à la petite boîte précieuse dans laquelle, comme ses semblables, l'enfant renfermait son âme. Là, grâce à la résistance et la composition organique d'une matière fluide, le moindre mouvement changeait la direction de la pensée qui se reformait elle-même de tous ses éléments et qui, fière de cette cristallisation, irradiait le sentiment de sa liberté.

Aucune de ces ondulations intérieures n'échappait plus maintenant aux anekphantes qui, effaçant les souvenirs séculaires, s'humanisaient. Le cerveau voisin se reflétait exactement en elles sans le savoir et leur transmettait, avec sa science grandissante, ses sentiments les plus secrets.

Les petites cellules enregistreuses trituraient à leur tour cet étrange magma d'ondulations diverses, le désagrégeaient pour mieux l'ordonner et vivaient les tendances nouvelles que le hasard venait leur confier.

Alors l'enchaînement devint évident : un homme en attirait un autre, même pour le repousser ; les pensées les plus subtiles et les plus profondes gardaient une figure humaine que les anekphantes disséquaient avec bonheur. L'attraction, reine du monde, après avoir formé les individus cellule par cellule, groupait encore les bouquets séparés qu'elle avait composés et les guidait l'un vers l'autre, pour l'accomplissement d'un destin que ni les hommes, ni les anekphantes elles-mêmes n'auraient pu éclairer.

À mesure que l'être évoluait, le champ magnétique se compliqua : les vibrations innombrables allaient de l'intérieur du corps à l'intérieur de l'âme, ou bien jaillissaient au dehors avec une précipitation qui les rendait inextricables. Quelques-unes restaient inachevées comme des tronçons ou des ébauches que la vie négligeait de poursuivre, et les cellules érudites qui tentaient de les réunir n'en purent extraire rien de compréhensible.

Quelles fussent achevées ou incomplètes, les émissions se chevauchaient, s'empénétraient l'une l'autre et se combi-

naient pour donner des résultats presque méconnaissables qu'on ne retrouvait pas chez un autre individu. Les élans les plus surprenants vers l'impossible alternaient avec les vibrations distendues de la mélancolie et de l'affaissement ; puis par à-coups l'influx magnétique devenait soudain plus violent et plus dense, comme pour une lutte contre un obstacle insoupçonné.

Parfois une symétrie harmonieuse agitait l'être entier, pour se perdre ensuite dans le vague d'un rêve sans but et sans fin déterminée. Et les observatrices invisibles demeuraient troublées elles-mêmes après ces crises dont la direction leur échappait.

Tout cela se produisait sans interruption, car même et parfois surtout quand le corps de l'homme se reposait, les émanations continuaient débridées et sans lien, comme si une volonté insolite et confuse s'était emparée de l'esprit en sommeil.

Enfin le grand principe de l'homme s'éleva devant elles, ou plutôt auprès et au travers d'elles.

« Source Claire » se modifiait sensiblement ; les images de son cerveau se compliquaient en s'amoncelant, et puisaient une coloration nouvelle dans quelque chose qui n'était pas la raison. Sans doute s'était-il étendu dans l'espace, car les génératrices magnétiques devenaient plus nombreuses et, dans les échanges avec ses semblables, plusieurs vibrations arrivaient et repartaient à la fois.

Ces semblables n'étaient d'ailleurs pas identiques, à en juger par les réactions provoquées chez leurs compagnons. Les anekphantes pensèrent qu'il y avait chez l'homme,

comme parmi elles-mêmes, des atomes ou des groupes appelés par leur forme et leur fonction sociale à collaborer plus étroitement, donc à s'accrocher plus intimement les uns aux autres, ou bien suivant la loi des contrastes, à se repousser plus vivement.

Parmi les relations de l'homme en formation, toutes les combinaisons ondulatoires étaient représentées, depuis les plus grossières, simples ébauches à peine perceptibles jusqu'aux plus délicates de finesse et de subtilité.

Au milieu de ces échanges variés, « Source Claire » paraissait attendre, quand un être nouveau vint subitement pénétrer sa vie : une autre source de vibrations souvent très vives, mais comme pointillées ou suspendues et généralement chaotiques.

En face de ce nouveau venu qui semblait humain par sa compréhension confuse des ondulations émises près de lui, l'homme parut décontenancé, retournant en son cœur des mouvements qu'il hésitait à conclure, ne sachant plus lequel réaliser en action, ni même quelle pensée concevoir complètement.

Les observatrices attentives se demandaient entre elles si le compagnon troublant n'était pas un ennemi de leur sujet, tellement les tendances contraires de l'attraction et de la répulsion agitaient ce dernier d'une manière alternative ou simultanée. Tantôt des élans allaient le porter amoureusement vers la source étrangère, tantôt les vibrations se hérissaient défensivement, comme si ce premier contact entre les deux individus constituait la préparation d'un combat où l'un devait vaincre et l'autre succomber ; elles ne commencèrent

à s'adoucir que lorsque, asservies, celles de l'autre tremblèrent avec synchronisme.

Alors, instinct universel et tout-puissant, l'attraction dominatrice l'emporta.

Chacun se répondait au sujet de l'autre, parallèlement à soi-même, tranquillement d'abord puis avec précipitation. Même après l'éloignement, les vibrations continuaient sous l'impulsion d'une force acquise, puisée au dehors et renfermée jalousement au sein de l'être.

Enfin les deux sources s'approchèrent tout près l'une de l'autre et se confondirent dans un silence magnétique semblable à la mort.

Depuis qu'elles avaient pénétré ce monde nouveau pour elles, ce n'était pas la première fois que les anekphantes rencontraient la cessation brusque et totale de l'activité. Jusqu'à ce moment, pour elles, le Néant n'était pas une fin ; c'était le Commencement.

Elles apprenaient ici que, même à supposer la réalité d'un début absolu, le mouvement des formes électriques pouvait s'arrêter pour se perpétuer plus loin, et que d'autres êtres intelligents avaient ressenti plus profondément la chute de sa sinuosité que l'ascension nouvelle où leur conscience ne pourrait plus le suivre.

Et pourtant sous cette appréhension de la fin subjective, les hommes, elles l'avaient reconnu, nourrissaient une tendance vers le recommencement, comme si, imparfaits dans la continuité, ils soupçonnaient la possibilité d'une vie diffé-

rente ou semblable à la leur, qui rebondirait avec eux dans la course ininterrompue des ondes vibratoires.

Les esprits minuscules se turent eux aussi devant le couple confondu ; bientôt à leur côté les ondulations frémirent de nouveau en tourbillons pressés, comme lâchés d'une prison. Chaque source recouvrant son individualité avec son indépendance élabora des émissions hétérogènes et s'en alla reprendre pour soi dans la vie sociale la place un moment désertée, ne conservant de la récente mêlée que la force suffisante à la répéter au moment opportun.

C'est ce qu'exprima chez « Source Claire » une vibration courte et rapide qui dut aller s'enregistrer dans un coin de sa mémoire, pour se réveiller peut-être ensuite, quand la conscience aurait déblayé les soucis contemporains ou qu'une inclination rajeunie la ferait revivre.

Ainsi disparaissaient toutes les émotions, toutes les tendances ; après avoir pénétré la matière perméable du cerveau, l'inscription magnétique sursautait parfois au moindre désir renouvelé, prouvant sa possibilité toujours vivante à l'homme qui semblait prévenu de sa résurrection. Elle se découvrait petit à petit, se levait sûrement dans la conscience qui l'admettait aussitôt.

Par un semblant de prescience de l'avenir immédiat, l'individu voyageait de virtualité en virtualité et faisait vivre en lui ses rêves chargés de toute la volupté et de toute la douleur réelles, goûtant de ce qui avait été ou de ce qui devait venir la saveur ou l'amertume entière dont il n'avait pas le temps de se gorger pendant son court passage, et prolon-

geant par les deux bouts la vie mesquine qu'on lui avait octroyée.

Mais jamais la reproduction de l'arrière-vie ne l'agitait autant que l'annonce de ce qui allait se produire.

Pourtant des émanations mystérieuses dénotaient souvent l'apparition de choses imprévues ; alors l'âme qui ne pouvait plus les ingurgiter doucement se modelait plus ou moins péniblement sur elles et se les attachait vivement par tous ses téguments vibratoires.

C'était comme une reconnaissance incrédule et timide qui s'assurait de l'existence réelle, inconcevable jusque-là, et qui l'acceptait brusquement.

Baignées dans les ondulations diverses qu'elles s'efforçaient de traduire, les anekphantes devinaient bien qu'il y avait autour d'elles d'autres manifestations mystérieuses que l'homme interprétait et qu'elles ne connaissaient pas. S'il n'était pas maître de son flux magnétique, peut-être pouvait-il mieux diriger d'autres mouvements à sa portée, car il en disposait : les cellules curieuses le sentirent plus d'une fois lorsque, venues trop près de lui, un souffle les rejetait violemment contre les parois voisines ou qu'une matière mobile les déplaçait dans l'atmosphère.

Qu'importaient ces formes inconnaissables de la vie, si les autres les instruisaient.

D'ailleurs l'objet de leurs observations évoluait suivant un autre rythme. La production de vibrations neuves s'appauvrissait en lui : un certain nombre d'anciennes, presque toujours les mêmes, se répétaient en se renforçant

par leur habitude. Les émanations se classaient d'une manière monotone et se banalisaient dans le flot des échanges.

« Source Claire » pénétrait plus profondément dans l'agitation sociale et devait, pour continuer à vivre, subir les productions de ses pareils et leur en communiquer d'analogues. Souvent c'était le silence ; dans la foule des individus humains, pas une vibration, pas une pensée : le travail collectif se fournissait sans doute mécaniquement par un mouvement sans répercussion animique, par des gestes trop petits ou trop bas pour être reflétés sous une forme qui ressemblât à de l'idéal.

Les rapports sociaux demeuraient insondables ; de deux influx individuels en présence, aucun ne répondait plus à l'autre. C'était comme si chacun avait été créé pour soi et par soi avec l'aide première de ce qui l'entourait et qu'il avait peu à peu ramassé en lui-même, un monde singulier. D'abord fluide et débordant, le microcosme s'était solidifié en se résorbant pour s'enfermer en soi-même. Maintenant il ne s'élargissait plus qu'avec peine et ne laissait entrer que des émanations extérieures définitivement déformées sous un aspect monotone et guindé.

Quelques hommes seulement pouvaient encore par leur souplesse exceptionnelle communiquer utilement et idéalement avec leurs voisins ; mais parmi les autres, pour celles qui suivaient chacun d'eux dans la solitude du repos, rares étaient les éclairs qui dénotaient la survivance d'une pensée pure.

« Source Claire » heureusement retrouvait encore en lui des vibrations endormies ; par ses souvenirs il faisait respirer un peu de la vie qu'il venait de traverser. Alors les cellules subtiles se laissaient bien vite emmener dans le temple tou-

jours pensant de son être, où l'apparence intime et spirituelle de ses rêves était sagement conservée.

Les autres hommes, moins individus que parcelles de collectivité, ne recherchaient dans le repos que les forces motrices nécessaires à leur travail obscur et quotidien. L'élan de l'espèce vers l'idéal s'affaissait et rampait, mourait plus vite encore que son tabernacle multiple mais éphémère.

Heureusement d'autres hommes naissaient, et dans leur jeunesse renouvelée fermentaient des semences mystérieuses qui ne pourriraient en eux à leur tour que lorsque d'autres terrains vivants les auraient fait renaître encore.

Heureusement quelques-uns comme « Source Claire » avaient reçu le don de retrouver leur jeunesse par intermittence.

Mais il était précipité comme les autres dans le courant grégaire. Depuis que ses premiers rêves étaient arrivés à éclosion, il était devenu sans doute d'une force matérielle égale à celle des autres hommes, et ceux-ci ne l'aidaient plus de leur influx conseiller et protecteur. Ils ne s'occupaient plus de lui et tendaient tous, dans un obscur intérêt social, vers le but personnel qui sans les souvenirs de « Source Claire » serait demeuré secret pour les anekphantes, puisque aucune émanation ne les accompagnait plus.

Cet oubli des hommes ressemblait à de l'hostilité, souvent même à une lutte sévère où les désirs vitaux s'affrontaient férocement.

C'est au milieu de cette obscurité magnétique, traversée d'éclairs espacés, que l'âme singulière évolua le plus long-

temps, car cette petite source, d'où les jaillissements les plus variés et souvent les plus élevés pouvaient surgir, était entourée d'une masse matérielle considérable que les hommes estimaient beaucoup et qui, réservée originairement à la défense et à la protection de l'idéal, était devenue leur but et leur raison d'être. C'est pour elle que maintenant ils se combattaient les uns les autres, c'est pour elle qu'ils se reproduisaient et c'est pour elle encore qu'ils se noyaient finalement dans le magma immense comme l'Unité, où les parcelles d'eux-mêmes devenaient introuvables.

Et pourtant les vibrations rayonnaient encore de quelques cerveaux ; des esprits échappés à la foule continuaient de nourrir les anekphantes de rêves antiques et rajeunis ou d'harmonieux enthousiasmes.

« Source Claire », son rôle mécanique rempli, redevenait une pensée qui se purifiait à nouveau en se détachant peu à peu des soucis écoulés. Tout son être s'élançait encore vers un avenir qui semblait infini. Il se retrouva presque ce qu'il avait commencé d'être : un faisceau vivant d'ondes magnétiques douces à ressentir qui s'épousaient selon les formes universelles de l'esthétique.

Dégagé du contact de ses semblables aveugles, il s'écoutait de nouveau penser dans la solitude, ou bien il suivait avec ravissement les jeunes sources naissantes qui l'entouraient parfois et tendaient auprès de lui vers l'idéal deviné. L'homme apaisé retrouvait ici les frémissements de ses débuts à lui dans le monde commun ; et les anekphantes immortelles vibraient sympathiquement, comme si les deux espèces allaient enfin se réunir et se comprendre.

Mais l'homme, trop divisé lui-même et trop fier de sa pensée, n'était pas près de connaître ses subtiles voisines. Il croyait se relier parfois à des esprits extérieurs, supérieurs et imaginaires ; mais il les plaçait trop loin.

Maintenant d'ailleurs la pureté de l'âme élue se ternissait ; son âme se déformait. Les ondes qui la traversaient devenaient plus douces et plus candides, elles s'affaiblissaient. De plus en plus hésitantes, elles reproduisaient trop souvent les mêmes formules connues et se répétaient maladroitement elles-mêmes, comme s'il n'y avait plus rien à découvrir ou si, de chercher toujours, la force lui manquait. Les émissions devenaient lentes et pointillées.

Quelle force nouvelle allait en naître ? Après bien des essais inachevés, une irradiation superbe en jaillit et se développa plus rapide que jamais : toutes les ondulations les plus secrètes tressaillirent en foule, même celles que les minutieuses conservatrices n'avaient pas enregistrées dans le corps de leur délicate cellulose. Elles se dressaient ensemble comme pour revivre toutes et se défendre en masse contre un ennemi imperceptible.

Puis rien. Ce fut le silence magnétique absolu.

Les anekphantes attendirent anxieuses le réveil de leur amie retrouvée. Mais aucun influx ne leur parvint ; à la place où elles avaient laissé leur compagnon humain, quelques vibrations étrangères vinrent scintiller douloureuses et rapides, et d'autres rêves esquissés balbutièrent leurs ondulations timides. Mais la forme magnétique de « Source Claire » ne les

impressionna plus ; il leur fallut pour le retrouver interroger les conservatrices qui seules répétaient encore sa pensée.

VIII

LA FOULE

Il existait toujours des hommes et d'innombrables vibrations s'envolaient autour d'eux, tantôt denses et vigoureuses, tantôt pâles et sans consistance.

Les anekphantes se hâtaient d'éprouver toutes celles qui pouvaient les impressionner : il y en avait de courtes et de légères, d'autres se prolongeaient lentement. Il en était de profondes ou d'aiguës ; mais aucune n'était identique à celles qui jaillissaient hier de la source préférée.

Parfois l'illusion faisait presque reconnaître une ondulation dans son premier parcours, puis subitement la forme en changeait, s'épanouissant en une gerbe rapide, ou fuyant brusquement suivant un mouvement précipité d'une cadence à peine mesurable.

Les cellules pensantes se coagulèrent pour examiner la question troublante : qu'était devenue « Source Claire » ? S'était-elle modifiée ? – Pourquoi ? – Avait-elle livré à d'autres le secret de ses émanations qui se déformaient à présent ? – S'était-elle volontairement dispersée, ou bien avait-elle disparu simplement, sans laisser aucune trace d'elle-même ?

Mais comment était-ce possible ?

Elles restèrent longtemps fidèles à l'endroit où l'homme pur avait vibré pour la dernière fois ; puis d'autres influx les attirèrent, d'autres sources les émurent. Emportées par le désir de connaître toute l'humanité, elles suivirent d'autres pensées, elles approchèrent d'autres esprits.

Mais tous, comme le premier, disparaissaient en s'enfonçant lentement ou brusquement dans un monde qu'elles ne parvenaient pas à pénétrer.

Et pourtant toujours des ondulations d'origine humaine les frôlaient encore, les secouaient parfois intimement, comme pour leur prouver sensiblement la pérennité de l'espèce.

C'est ainsi que les anekphantes prirent conscience comme les hommes de la division restreinte du temps : elles apprirent à sérier l'écoulement rapide de la vie d'après les extinctions individuelles, et pénétrèrent alors dans le domaine affectif de l'âme humaine. Entre les deux bornes temporelles qui limitaient étroitement la durée d'un de ces êtres surprenants, elles sentirent bouillonner tous les sentiments, les désirs et les passions, la pensée chercheuse et désespérée, et surtout l'amour qui les perpétuait comme une obligation vitale, comme une servitude envers l'avenir de l'espèce.

Mais le mystère de la création, puis de la dissolution et de la renaissance des âmes subsistait. Par leurs méditations reflétées magnétiquement chez les cellules microscopiques, les intelligences humaines n'avaient trouvé encore aucune explication.

Durant plusieurs générations étrangères, les anekphantes la cherchèrent auprès d'elles et découvrirent enfin qu'il y avait quelque chose qui subsistait toujours pour

se modifier en se décomposant : la chair, la substance qui contenait pendant la durée de la production spirituelle les ondulations conscientes de la vie. Là sans doute était le secret.

La minuscule enveloppe de cellulose qui abritait et secrétait leur électricité propre, ne pouvait leur en fournir qu'une notion lointaine ; et lorsqu'elles voulurent donner à la matière une forme compréhensible, elles ne trouvèrent qu'une vibration brutale, comme pesante et brève qui leur montra la relation possible avec l'idée. Elles décomposèrent alors cette expression nouvelle, comme le symbole de ce qu'elles auraient voulu reproduire. Elles s'étudièrent plus profondément elles-mêmes et comprirent la transformation subtile d'une matière en une seconde, puis par raffinements successifs, l'aboutissement à l'influx suprême, à l'idée pure.

Donc les hommes, formés de compositions diverses, constituaient eux-mêmes des usines chimiques où les éléments, se combinant sans cesse, produisaient une émanation subtile qui, par son intensité même et l'innombrable multiplicité de ses reflets, devenait consciente et donnait, par la conservation de ses mouvements, l'illusion de l'individualité.

La matière n'était que de l'esprit en puissance, ou plutôt plusieurs corps matériels faisaient naître par leur amalgame un effluve qui devenait la pensée.

La Mort n'était plus qu'une apparence. Quand les éléments du corps humain, fatigués par un usage monotone et constant, se déformaient, ils perdaient la force nécessaire à leur cohésion et ne pouvaient plus collaborer ni par conséquent produire l'influx vital. Alors chacun retrouvait son in-

dépendance inerte et attendait après l’éparpillement une alliance nouvelle qui le ferait encore participer au mouvement universel.

Ainsi l’âme surgissait du contact et du frottement de substances étrangères qui, ne se retrouvant jamais dans des rapports semblables, se magnétisaient en des gammes infiniment diverses et n’auraient pu répéter qu’à l’aide d’un dosage divinement parfait un individu absolument identique à l’autre.

Les anekphantes adoptèrent l’hypothèse de ce développement de la vie humaine et tressaillirent de leur découverte, en imaginant qu’alors les poussières infimes que leurs adjointes digestives pouvaient assimiler pour leur nourriture magnétique les rendraient peut-être peu à peu comparables à ceux qu’elles jugeaient inférieurs aujourd’hui.

Ce frémissement les rapprocha de l’homme et les pressa de le connaître davantage, de pénétrer, à travers les individus, dans leurs assemblées et leurs groupements pour étudier enfin leur véritable composition sociale.

Elles avaient cru la reconnaître déjà chez l’homme seul ; mais il n’était lui-même qu’une agglomération incomplète, et, pour ainsi penser, désorganisée. Le noyau de l’être au contraire, la source magnétique qui le faisait penser et diriger ses mouvements, cet ensemble spirituel provisoire devait s’inscrire et se conserver quelque part ; le propriétaire mortel devait en transmettre les fruits à la collectivité à laquelle il appartenait et qui les immortaliserait comme elle-même.

Les cellules pensantes croyaient naturellement retrouver bientôt une organisation semblable à la leur et rencontrer alors sinon une concurrente, du moins une assemblée intelli-

gente et peut-être amie, qui leur ferait découvrir du monde un visage inconnu.

Y avait-il une Société humaine, c'est-à-dire un être plus vaste et plus complet, global pour ainsi dire, apte à résoudre les problèmes vitaux innombrables et à utiliser chaque vibration dans le sens de son plus grand développement ? La question ne se posa plus ; l'homme ne pouvait être que la cellule complexe d'un organisme plus parfait.

Les anekphantes recherchèrent d'abord les couples pour essayer de saisir une résultante de deux ondulations personnelles. Elles passèrent auprès de beaucoup d'entre eux sans les soupçonner, et parmi ceux qui parvenaient à vibrer sensiblement pour elles, rien ne les instruisit encore.

À de rares exceptions près, le duo magnétique n'était qu'un double solo : chaque esprit suivait ses propres pensées. Parfois l'un d'eux déviait sur l'autre ou s'emparait d'une émission étrangère pour la transfigurer à sa façon. Mais aucune création ne surgissait du confluent de deux pensées. Les colloques étaient obscurcis par des silences prolongés ou n'étaient que des échanges de vibrations banales, ou bien encore tendaient communément vers la confusion charnelle pour la reproduction de l'espèce.

Désormais, puisque dans la réunion de deux hommes c'était encore l'individualisme qui triomphait, il fallait pousser plus loin, jusqu'aux agglomérations où l'esprit collectif prenait naissance.

De nouveau les cellules intelligentes vagabondèrent à la recherche des vibrations complexes et de l'unique émanation. Elles surprirent des groupes de trois ou quatre sources réunies ; mais chacune conservait toujours sa pensée propre ou déformait celle de l'autre à son usage.

L'étude se compliquait dangereusement : allait-elle devenir stérile ? Les centres directeurs se confondirent pour approfondir le problème et pour établir à leur manière un plan d'investigation.

Si les esprits puissamment magnétiques évoluaient seuls de préférence, mieux valait en suivre un de faible intensité, lequel aurait dès lors un impérieux besoin des productions étrangères et de l'appui de ses semblables. Sans doute la tâche serait-elle plus pénible ; mais là seulement pourrait se trouver le secret social.

La pratique de l'observation avait heureusement affiné la sensibilité réceptive de ses prêtresses qui s'enfoncèrent tranquillement dans la pénombre magnétique. Sans prendre garde aux éclairs des vibrations supérieures, elles ne s'attachèrent qu'à comprendre les secondaires qui, modestes soutiens d'un réseau créateur, devaient obscurément se relier entre elles. De vagues étincelles entre-senties décelaient une présence et laissaient en supposer d'autres alentour, qui resteraient ignorées.

Les anekphantes choisirent une source médiocre, mais reconnaissable au moins par intervalles. Il fallait toute la tension possible de leur curiosité pour leur permettre de suivre cette lueur tremblotante. Les plus subtiles d'entre elles étaient chargées de transmettre aux conservatrices les messages interceptés.

Comme avant le départ des longues expéditions, les anekphantes groupèrent tous leurs organes et, constituées ainsi, partirent vers l'aventure, derrière leur nouveau guide.

Elles se déplacèrent à sa suite, épiant la plus petite ondulation pour éviter de le perdre, osant même émettre parfois des décharges magnétiques qui se répondraient peut-être à elles-mêmes.

L'homme-type choisi allait en effet se réunir à d'autres ; mais elles ne s'en aperçurent pas tout d'abord. Après un court trajet, il s'arrêta dans un lieu clos où bientôt aucun rayon troublant ne vint plus exciter la surface sensible de leur cellulose ; et ce fut le silence. Mais en observant patiemment, bientôt les cellules intelligentes devinèrent çà et là des vibrations courtes et légères, toutes pareilles au même instant et se succédant toujours selon le même modèle.

Un nouvel arrêt, puis une faible série magnétique, puis rien : c'était comme si quelqu'un proposait à l'assemblée une image que chaque membre répétait pour soi, simplement.

Cet exercice dura d'ailleurs fort peu ; déjà les hommes se séparaient et les anekphantes eurent beaucoup de peine à reconnaître leur guide pour le poursuivre encore, car il revenait à son point de départ en laissant filtrer seulement de faibles vibrations entrecoupées.

Que s'était-il passé ? En se concertant, les anekphantes ne purent tout d'abord découvrir aucune conclusion. Les hommes assemblés avaient redit des impressions venues du dehors sans suite et sans résultat. Était-ce un enseignement pour eux ? Non sans doute, puisque les images s'étaient succédé sans ordre et sans méthode. N'était-ce pas un jeu plutôt

ou un spectacle auquel personne ne pensait plus dès qu'il avait cessé, quelque chose comme l'occupation d'une vie qui ne sait pas où aller ?

L'expérience, qui se renouvela, ne fournit pas plus de détails. Certains spectacles auxquels assistaient des individus plus sensibles et, pour ainsi dire, magnétiquement plus sonores, démontrèrent un ensemble plus cohérent et plus vif dans la répétition d'harmonies élevées ; mais malgré ses frémissements parallèles, chacun demeurait enfermé en soi, et toujours manquait l'ondulation finale, symbole d'une entente consciente et volontaire.

Sans se laisser aller à l'abandon, les anekphantes tressaillirent avec d'autres hommes et les accompagnèrent au sein de réunions plus graves.

Elles connurent ainsi les universités, où les jeunes cerveaux répétaient les formes acquises de la Science collective et les déformaient quelquefois, croyant dès lors créer des rythmes inconnus ou des pensées originales. Elles fréquentèrent les académies, où des esprits plus calmes et vieillissants recommençaient aussi purement que possible les anciennes harmonies. Elles pénétrèrent dans les réunions de tristesse et de gaieté, où se dégageait parfois un bref accord des sentiments, qui se divisait vite en amertumes ou en voluptés égoïstes.

Certains rendez-vous sociaux les continrent aussi : les Conseils d'affaires au sein desquels chacun apportait ses désirs personnels ; les cours de Justice où l'intérêt individuel transparaissait encore, où de rares consciences s'agitaient sans cohésion, où l'entente finale était fabriquée d'indifférence et de regrets ; les Conseils de guerre auxquels les cellules naïves ne comprirent pas grand'chose, car on y

pensait méthodiquement la destruction inconnue pour elles et par conséquent sacrée, comme la création.

Elles entrèrent dans les temples où des vibrations humaines imploraient un être supérieur qui revêtait une forme humaine, et dans l'enceinte desquels flottait une croyance inconcevable à l'immortalité individuelle.

Enfin quelqu'un les entraîna vers l'assemblée sociale essentielle : le Parlement. Là devaient s'élaborer les lois et les principes de gouvernement d'un groupe important ; là sans doute, dans le cerveau même de la collectivité, devait rayonner l'ondulation princière, celle que tous les hommes répéteraient ensemble avec respect. Des hommes étaient posés dont l'esprit attendait peut-être le moment de lancer des mouvements synchrones et de confondre le faisceau des idées communes en une seule pensée directrice et définitive.

Les petits réceptacles observateurs espéraient toucher enfin au but et saluaient d'avance un génie fraternel ; ils attendirent eux aussi dans le calme préparatoire. Mais le silence magnétique se prolongea pauvre et triste ; aucun esprit ne se manifestait. Çà et là de courtes pensées isolées prouvaient que les hommes étaient toujours présents, mais chacun ne songeait qu'à ses affaires ainsi qu'à sa gloire. Puis rien ; c'était fini. Les individus se déplacèrent pour rejoindre le lieu de leurs petites occupations personnelles, et les anekphantes laissèrent à l'aventure s'éparpiller les porteurs d'une pensée impénétrable ou trop débile pour s'unir avec fruit.

Elles suivirent d'autres conducteurs, elles subirent les ondes variées et pourtant monotones des agglomérations dif-

férentes, et désespérant de trouver le symbole d'une collaboration sociale, retournèrent à l'individu d'élite pour recueillir en lui seul les vibrations générales.

C'est en évoluant sympathiquement avec lui qu'elles pensèrent que l'homme, naturellement social, était arrêté dès ses débuts dans l'élan altruiste par la concurrence des personnalités que provoquait l'inégalité des conceptions manifestées. Le mépris réciproque et la rivalité du corps ou de l'esprit constituaient une préparation au combat qui ne se livrait pas toujours, mais qui affaiblissait les parties, et dont les effets éventuels se résorbaient insensiblement dans le sein de la communauté qui poursuivait son évolution nécessaire avec indifférence.

Pour les ensembles humains supérieurs, les seuls que les anekphantes pussent définitivement reconnaître et comprendre, la sociabilité ne pouvait s'appliquer qu'à un idéal collectif de self création.

La Société, chacun la portait en soi, à sa manière, et la pratiquait délicatement sans trop oser la laisser paraître.

IX

OÙ L'ON REVIENT VERS LE MONDE INCONNU

Longtemps encore les anekphantes demeurèrent parmi les hommes, à partager leurs émotions et leurs idées magnétiquement exprimées.

Peut-être un jour se dégagerait enfin l'ondulation suprême, grande comme la somme des âmes qui la répéteraient ; peut-être l'évolution se parachèverait-elle : il fallait attendre l'éclosion de l'unique pensée. Mais rien toujours. Les idées se succédaient banales ou superbes, parfois sublimes, toujours isolées, incomprises des esprits voisins ; puis elles disparaissaient pour renaître plus tard, incomprises encore. Les actes qui se dessinaient dans les cerveaux étaient rarement synchrones. L'entente parmi les hommes ne se réalisa quelquefois que pour les conduire à combattre d'autres hommes, à détruire leurs semblables.

Et pourtant grandissait leur connaissance : chaque jour les hommes découvraient une forme nouvelle du mécanisme inconnu qui les environnait. Mais le progrès social n'en était pas avancé, la conception morale du groupe ne se transformait pas.

Les cellules insensibles s'étaient attachées petit à petit à la nature humaine, par l'habitude mécanique de sa reproduction ; cependant elles se réunissaient souvent encore pour vibrer à leur manière ; une attirance plus puissante les diri-

geait vers les autres, leurs sœurs qui se dissolvaient quelque part dans ces grandes agglomérations parfaites, au sein desquelles les ondes majestueuses se répercutaient, transmises et renouvelées d'atome en atome pour ne produire qu'une seule âme où la Vérité s'étendait comme en un temple grandiose et vivant.

Les exilées rêvaient ensemble à ces griseries harmonieuses où, délicieusement impressionnées, elles laisseraient leur nature se bercer sous les effluves collectifs qui les traversaient et qu'elles créaient aussi sans en garder conscience tout à fait.

Alors on commença d'oublier les nouveaux compagnons ; les conservatrices de la pensée humaine furent délaissées et la vie d'autrefois s'esquissa toute neuve, sans souci des étrangers.

C'est alors seulement par hasard qu'elles rencontrèrent de nouveau les premières vibrations extérieures qui les avaient tant effrayées jadis. Mais elles n'y prirent plus garde : elles en connaissaient maintenant l'origine, ayant vécu selon les hommes. Quelqu'un d'entre eux avait découvert le moyen de correspondre électriquement à distance avec un de ses pareils ; mais la masse ignorait quelles étaient ces ondes et pour elle il n'y avait là encore aucun profit moral à retirer. Dans quelques générations peut-être, quand l'homme aurait compris qu'il n'était pas seul sur la Terre et qu'il soupçonnerait toute l'existence éparse autour de lui… dans quelques siècles, il faudrait revenir.

Pour les anekphantes, les temps étaient venus. L'orientation nouvelle de l'instinct satisfait et le cycle révolu des événements commandaient autre chose ; la Nature les

dirigeait vers une activité reposante, vers la pensée commune à leur espèce qu'elles allaient retrouver.

Mais comment faire ? Ce n'est pas en suivant à l'aventure des êtres étrangers, ce n'est pas en errant derrière eux qu'elles ressentiraient l'émanation fraternelle.

Les cellules s'organisèrent en rayons d'exploration qui s'élargissaient de plus en plus. Le moindre souffle d'air les déplaçait fâcheusement ; il leur fallut créer lentement des conservatrices vierges, car les anciennes étaient pleines de vibrations humaines destinées à la connaissance de leurs sœurs intelligentes qui attendaient quelque part depuis plusieurs générations humaines.

La recherche fut longue ; mais quand on ne mesure pas le temps, la patience ne se trouble pas, et le moment vint où leurs appels reçurent une réponse : les cellules-postes n'avaient pas bougé de l'endroit où elles avaient été laissées en compagnie de quelques atomes nourriciers avec la seule mission de continuer à vivre.

Les anekphantes recomposées se groupèrent selon leur nature, emportant au milieu d'elles comme un butin les porteuses des symboles humains, et voguèrent comme leurs semblables de poste en poste qu'elles entraînaient au passage vers la colonie mère où leur esprit se confondrait.

X

L'OUBLI

La liberté retrouvée les enchantait : la liberté, c'est-à-dire l'écoulement paisible des tendances naturelles.

Amoureusement agglomérées, les cellules pensantes suivies de leurs aides nourricières et tractives se déplaçaient doucement dans l'air calme, écoutant les harmonies multiples qu'elles avaient gardées en leur âme et goûtant le seul charme de la vie qu'elles croyaient avoir perdu : chanter.

Ceux qu'elles venaient de quitter en ignoraient la valeur et cherchaient encore une vérité introuvable, sans voir que l'existence qu'ils poursuivent n'a pas de place et que la vie qu'ils brûlent si vite n'a d'autre but que de se perpétuer soi-même aveuglément.

La route fut si longue et si nombreux les postes ramassés que bientôt une foule imperceptible flottait dans l'air nocturne et se mouvait tranquillement vers un but qu'elle-même ne connaissait pas tout à fait. « Bientôt, pensaient-elles en commun, toute la Terre serait parcourue ; leurs semblables auraient-elles réussi à voguer vers un autre monde ? »

Cependant les cellules continuaient sans lassitude, les unes à s'accrocher à la moindre attraction devant elles, les autres à emprisonner violemment l'air pour aider au mouvement général ; et les dépositaires de la pensée examinaient

le parcours et lançaient les ordres magnétiques pour assurer la direction qu'elles sentaient être la meilleure.

Si les voyageuses avaient emmené des hommes pour les accompagner, elles auraient pu mesurer la durée à leur vieillissement et à leur déchéance ; mais elles ne s'arrêtaient pas même à traduire les individus rencontrés çà et là. Au reste, les auraient-elles écoutés que, tous différents, ils auraient paru toujours semblables.

L'indifférence s'écoulait alentour comme le temps sans les modifier, et le moment arriva sans les étonner où l'air s'emplit subitement d'ondulations connues et délicieuses.

Les cellules de tête envoyèrent aussitôt de toutes leurs forces des signaux d'amitié, puis toutes parvinrent tranquillement au sein de la collectivité retrouvée. Chacune reprit naturellement sa place parmi ses pareilles, et rien ne fut changé tout d'abord dans le cercle élargi des intellectuelles qui échangeaient à leur habitude leurs pensées les plus intimes et les plus délicates.

Au premier silence qui se fit, les nouvelles arrivées, pour se faire reconnaître et puis aussi pour donner libre cours à leur vie intensifiée par le retour, tâchèrent d'imiter la vibration étrangère et terrible qui avait provoqué jadis leur séparation. D'autres la répétèrent dans toutes les directions sans pouvoir la traduire ; aussitôt les conservatrices de l'histoire qui se tenaient à l'écart s'approchèrent et, se glissant dans l'agglomération, se placèrent en son centre.

Toute l'aventure oubliée depuis longtemps revécut quelques instants, et quand les exilées se signalèrent par des vibrations joyeuses, un seul cri magnétique s'éleva : « Elles

sont revenues ! » Puis : « L'étranger n'était donc pas un ennemi, ou sa force est inférieure à la nôtre. » Enfin le silence se rétablit.

Les historiennes se retirèrent et le groupe spirituel attendit de connaître celles qui leur apportaient les nouvelles du monde inconnu.

Alors eut lieu la révélation : une à une, les conservatrices des frémissements humains secouèrent dans l'assemblée leur contenu mystérieux. Les rêves et les errements de l'homme tressaillirent tour à tour au milieu des anekphantes réunies. Pour elles seules, des cerveaux humains dispersés depuis plus d'un siècle exprimèrent leurs pensées les plus secrètes, leurs désirs et leurs regrets. Pour elles seules vibraient encore des rêves échappés dès longtemps vers l'immensité qu'ils parcouraient inlassablement dans une course où leur forme s'appauvrissait en se répandant indéfiniment.

Toutes les ondulations patiemment enregistrées vinrent revivre successivement dans l'ordre de leur découverte.

D'abord l'homme isolé, l'individu supérieur évolua devant l'aréopage ; ses idées se traduisaient clairement et les cellules pensantes connurent avec recueillement ses élans vers la conception énorme et vague de l'infini, son désir de l'extra-humain, ses tentatives d'essor vers tout ce qui restera l'inconnu sacré pour son âme impuissante.

Les corpuscules se resserrèrent autour de la conservatrice symbolique par une attraction subtile qui ressemblait à la sympathie et à la pitié. Quand les reproductions s'estompèrent et se ralentirent pour mourir brutalement, un silence étonné suivit.

D'autres individus vécurent un instant au sein des anekphantes, et tous ils s'arrêtaient lentement ou brusquement, dans un soupir ou dans un spasme. Les cellules savantes commentèrent cet évanouissement, et l'assemblée, d'abord surprise, vibra victorieusement devant l'extinction d'une vie qui se ranimait sous d'autres formes, mais sans transmettre tous ses rayons, emportant dans l'oubli quelque chose à découvrir de nouveau, et qui ne renaîtrait peut-être plus.

D'autres cellules communiquèrent alors les mouvements plus lents qu'elles avaient conservés ; d'autres hommes pensèrent péniblement et lourdement. Leurs émanations obscures laissèrent deviner l'individu ordinaire, le moins fertile et le plus répandu, qui empruntait à la foule un peu de connaissance incomprise et dangereuse.

Les spécialistes tâchèrent à les expliquer par des vibrations complémentaires ; mais celles-ci n'éveillèrent aucun écho et, sans l'impressionner, traversèrent l'assemblée.

Enfin les exploratrices, pour parfaire la présentation, annoncèrent l'homme social : les anekphantes se pressèrent étroitement pour saisir la plus petite ondulation, pour jouir ensemble de la moindre scintillation magnétique.

Alors parmi le silence attentif et curieux apparurent pâles et discrètes quelques vagues tendances insaisissables. Toutes les pensées banales déjà ressassées venaient vibrer faiblement un instant, et malgré l'exégèse donnée par les docteurs ès sciences humaines, les cellules réunies ne ressentirent aucun lien entre leur monde et celui qui se déroulait par petits à-coups au milieu d'elles. On leur expliquait bien que la société humaine avait organisé des formes définies, qu'elle avait augmenté le bien-être matériel des indivi-

dus, qu'elle avait même accompli des actes collectifs, les anekphantes attendaient une solidarité qui ne se prouva pas.

Plusieurs fois les conservatrices répétèrent leur contenu, il fallut bien le reconnaître enfin : intellectuellement la collectivité n'existait pas. L'homme individuel savait atteindre à la méditation, il pouvait parfois pénétrer dans le domaine où les anekphantes avaient cru longtemps vivre seules ; mais la pensée s'arrêtait devant la pluralité, et l'esprit d'un seul n'était pas assez puissant pour remuer intelligemment tout le corps social.

Un grand silence succéda au murmure des dernières vagues magnétiques. Les conservatrices de l'homme se retirèrent doucement : leur rôle était joué, leur mission remplie. Maintenant la méditation collective allait juger.

Pendant une longue digestion, les cellules idéagènes, sous la troublante impression des échos accumulés, en prolongèrent les mouvements hétéroclites et, se pénétrant de leurs harmonies passagères, en recueillirent toutes les bribes pour essayer de construire un ensemble compréhensible. Elles arrachèrent les idées à leur relativité, les firent jaillir hors de leur gaine sensible et temporelle et, quand elles voulurent les contempler alors, elles ne surent plus y démêler ce qu'il en restait d'humain d'avec ce qu'elles avaient elles-mêmes ajouté.

Soudain, d'un bout à l'autre de l'assemblée pensante, naquirent plus fortes les ondulations originales : l'âme humaine était noyée, dissoute dans son nouveau réceptacle.

Les conservatrices de la connaissance étrangère durent être rappelées au centre des penseuses pour y faire recon-

naître dans leur pureté les manifestations du cerveau dévoilé. Alors apparut toute sa misère.

Les hommes ne se comprenaient pas eux-mêmes. Chez un même individu, les tendances les plus diverses et parfois les plus contradictoires tiraillaient inutilement son âme et l'amenaient dans un trouble inextricable jusqu'à la fatigue finale qui lui paraissait un repos.

D'un être à l'autre les relations n'existaient pas et leur société vivait d'à peu près et d'artifices qui maintenaient en équilibre provisoire un ensemble instable autant qu'incohérent.

Que penser de ces amas de cellules hétérogènes, et quelle attitude garder à leur endroit ?

Ici se posa devant l'esprit unifié des anekphantes un problème troublant : depuis longtemps les hommes, ou du moins certains d'entre eux, étudient la nature de leurs impressions d'où ils supposent celle des choses terrestres et des illusions extra-terrestres ; depuis longtemps, pensent-ils selon leur mesure mesquine de l'écoulement subjectif. Leurs générations, à la recherche d'une fin irréalisable, passent sans pouvoir trouver une conclusion impossible. Elles attendent et pourtant elles vivent toujours. De quelle vie ? Et pourquoi ?

Les cellules, dont la pensée s'élargit au-delà d'elles-mêmes, considérèrent alors la Vie dans toute son ampleur, la Vie qu'elles s'étaient cru jusqu'ici seules à symboliser et dont elles découvraient tout à coup les mouvements innombrables et insoupçonnés.

Soudain tout ce qui les entourait leur paraissait vivant : l'air qu'elles traversaient, la Terre sur laquelle parfois elles

reposaient, les objets qu'elles heurtaient, et ce qu'elles ne pourraient peut-être jamais considérer, tout cela possédait sans doute à un moment et à un degré quelconque le pouvoir de participer à l'existence du monde dont elles-mêmes n'étaient qu'un reflet.

Les anekphantes remontaient ensemble l'échelle indéfinie du mouvement vital depuis la parcelle insensible et muette jusqu'à la molécule génératrice de pensée ; et tout naturellement l'homme y trouvait sa place dès les premiers échelons supérieurs, parmi les agglomérats de cellules hétérogènes dont l'ensemble produit des combinaisons sans chaîne et sans objet. Pour celui-ci la vérité quelquefois éclatait, mais pour se pulvériser aussitôt.

Chez lui encore l'individu domine ; les hommes passent dans le monde sans se laisser pénétrer par lui, attachant trop de prix à leur propre existence pour garder une force à la contemplation de ce qui s'écoule autour d'eux, et même en eux ce qui ne frôle pas directement leur sensibilité.

La vie en soi n'a d'autre but que celui de participer aux révolutions universelles et de poursuivre indéfiniment sa course vers elle-même. Si elle s'écarte de la route collective pour s'individualiser, si elle sort du cycle général, elle doit s'abîmer dans la paralysie de la mort, se perdre dans l'oubli de la nature.

La conscience humaine, fière de la puissance qu'elle se croit encore particulière, marche aveuglément sur la Terre et, malgré quelques éclairs involontaires, ignore les effluves qui l'enferment. Si elle meurt, c'est qu'elle doit mourir et si elle renaît sans cesse, c'est qu'inlassablement les expériences naturelles se répètent jusqu'au jour où la stérilité la condamnera définitivement.

Ainsi pensaient les petits coffrets d'intelligence à coups de vibrations qui les traversaient rapidement, mais en laissant derrière elles un arôme d'idéale vérité ; quand la dernière eut tressailli, celles qui venaient de passer se réveillèrent toutes sous d'autres formes, mêlant leurs ondulations et leurs effluves.

Un peu de lassitude engourdit un instant les cellules : c'était s'occuper bien longtemps d'êtres inutiles et condamnés à la mort prochaine, c'était perdre en vain de l'énergie intellectuelle.

« Qu'ils meurent donc tout de suite » émirent quelques-unes – « Détruisons-les » – « Affolons leurs idées en contrariant leur influx personnel ; supprimons-les en plaçant leur pensée en court-circuit avec elle-même. »

Les conservatrices particulières revinrent une dernière fois, mais on ne les écouta plus : leur cellulose enregistreuse fut recouverte d'une empreinte de vibrations nouvelles, comme un palimpseste dont on fait disparaître un texte dédaigné. Seules quelques-unes furent épargnées et classées parmi les archives vivantes de la société.

Enfin quand les dernières traces méprisables eurent été rejetées, une seule idée demeura, simple et décisive : puisque la race hétérogène était certainement vouée à la stérilité, il n'y avait qu'à la laisser s'écouler toute seule vers sa fin, imiter la Nature et l'oublier.

Aussitôt les vibrations joyeuses et créatrices jaillirent à nouveau de tous les points de l'agglomération pensante ; débarrassée d'une crainte et d'un souci, la collectivité se remit en marche lentement pour permettre aux alimentaires de trouver une nourriture utile à régénérer les forces dépensées,

et pour sentir l'air doux caresser leur délicate enveloppe en travail.

Depuis les anekphantes voyagent toujours tranquillement et sans fin autour de la Terre ; les hommes qu'elles avaient un instant sentis près d'elles ont disparu de leur pensée.

Quand, au cours de leur vie méditative et vagabonde, elles en rencontrent un par hasard, elles se demandent avec étonnement : « Il en existe encore ? » et elles passent, rêvant à des vibrations subtiles que nous n'imaginons pas…

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Janvier 2017

—

— **Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : FrançoiseS, YvetteT, Coolmicro